Rés. Yf. 15966

CORIOLAN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, ET EN VERS.

Représentée pour la premiere fois à Paris, par les Comédiens Français, le 2 Mars 1784, & à Versailles devant Leurs Majestés, le 11 du même mois.

PAR MR. DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

SECONDE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

Tantum in uno viro fuit momenti, ut unde stetissèt, eò se victoria transferret, fieretque cum eo mira quædam fortunæ inclinato. JUST.

PRIX, vingt-quatre sols.





A PARIS;

Chez PRAULT, Imprimeur du Roi, Quai des Augustins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXXXVIII.



PERSONNAGES.

C. MARCIUS, *surnommé* CORIOLAN.

VÉTURIE, *Mere de Coriolan.*

T. VOLUMNIUS, *Sénateur, ami de Coriolan.*

TULLUS, *Général des Volsques.*

AUFIDE, } *Officiers Volsques.*
PROCULE, }

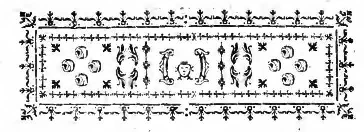
FLAVIE, *Suivante de Véturie.*

ALBIN, *Romain, de la suite de Volumnius.*

DEUX FEMMES ROMAINES.

SÉNATEURS ROMAINS, CHEFS VOLSQUES.

La Scène est à Rome, dans la maison de Coriolan, pendant les deux premiers actes; & au camp des Volsques, devant Rome, pendant les trois derniers.



CORIOLAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CORIOLAN, VOLUMNIUS.

CORIOLAN.

Quoi ! le Sénat Romain jusques-là me rabaisse !
Au Tribunal du Peuple il veut que je paraisse !
Un Tribun factieux, un vil Sicinius,
De l'aveu du Sénat, va juger Marcius !
J'avilirais ainsi mes droits & ma naissance !
Depuis quand les Tribuns ont-ils tant de puissance ?
Magistrats Plébeïens, du Peuple protecteurs,
Se sont-ils crus jamais Juges des Sénateurs ?
Souffre-t-on qu'aujourd'hui l'orgueil qui les inspire,
Sur les Patriciens étende leur empire ?
Est-ce aux Peres de Rome à trembler devant eux ?
Nul de nous n'a fléchi sous un joug si honteux.
Et le Sénat, flattant leur audace impunie,
M'a choisi le premier pour cette ignominie !
C'est ainsi que mon sort a pu l'intéresser ! . . .
Et c'est Volumnius qui vient me l'annoncer !

VOLUMNIUS.

Je gémis comme vous de cet opprobre insigne ;
Sénateur, j'en rougis : ami, je m'en indigne.
Je ressens notre injure, & sur-tout votre affront ;

Mais à se soulever ce Peuple toujours prompt,
Nous fait trembler pour Rome : il semble, à sa furie,
Qu'une seconde fois désertant la patrie,
Il soit tout prêt encore à partager l'Etat ;
Ou que, poussant plus loin l'audace & l'attentat,
Dans les derniers excès précipitant sa rage,
Il veuille de nos murs faire un champ de carnage.
Depuis le jour fatal qu'un camp séditieux,
Au mépris du serment, des Consuls & des Dieux,
Sur le Mont Aventin portant l'Aigle transfuge,
Voulait entre eux & nous le glaive seul pour juge ;
Ce Peuple n'a jamais montré tant de fureur :
Pour lui Coriolan est un objet d'horreur,
Et, s'il ne peut vous perdre, il ne se croit plus libre.

CORIOLAN.

Jour fatal en effet & la honte du Tybre !
J'ai trop prédit dès-lors un sinistre avenir,
Et que de nos bienfaits on sauroit nous punir.
J'ai prévu tous nos maux : que n'a-t-on pu m'en croire !
L'ordre Patricien n'eût pas flétri sa gloire.
Il voit, il voit trop tard l'orgueilleux Tribunat,
D'un pouvoir oppresseur effrayer le Sénat.
Le peuple seul enfin de l'Etat est l'arbitre :
Ses flatteurs peuvent tout : point de rang, point de titre,
De services, d'exploits qu'il ne mette en oubli,
Si devant ses Tribuns on ne rampe avili ;
Et quiconque soutient la dignité Romaine,
Quoiqu'il fasse pour Rome, est l'objet de leur haine.
Vous en voyez l'exemple ; au tour de nos remparts,
Le Volsque ose porter ses hardis étendards.
Le moment du péril est celui du courage :
Le mien du nom Romain voulait venger l'outrage.
Je crus pouvoir briguer l'honneur du Consulat ;
J'en aimais le danger, j'en oubliais l'éclat ;
Je n'y vis qu'un chemin pour chercher la victoire,
Et mon ambition fut l'amour de la gloire.
Peut-être quelques droits autorisaient mes vœux.
J'ai, dès mes premiers ans, rendu mon nom fameux.
Des remparts d'Antium aux murs de Coriole,
On craignait mes desseins & ceux du Capitole,
Et de Coriolan le glorieux surnom
A rehaussé le lustre acquis à ma maison.
Ce Tullus, des Romains adversaire implacable,
De mes heureux exploits rival infatigable,
Trois fois en frémissant a succombé sous moi.
Marcius est du Volsque & l'horreur & l'effroi.
Eh bien ! qu'ai-je obtenu ? Le refus & l'offense.
Des Comices vendus l'aveugle préférence
Sur mes obscurs rivaux a fait tomber leur choix.
Telle est la multitude ; &, sans frein & sans loix,

Injuste sans pudeur, & sans remords ingrate,
Elle hait qui la sert, & chérit qui la flatte,
Et craignant son vengeur, aime mieux aujourd'hui
Fuir sous d'indignes Chefs, que de vaincre avec lui.

VOLUMNIUS.

La suite en est cruelle, & Rome est trop punie.
Ses timides Consuls, dégradant son génie,
Sont, dans un camp honteux, sous nos murs renfermés.

CORIOLAN.

Et voilà ces Romains à vaincre accoutumés!
Ainsi les factions dont Rome est déchirée,
Arrêtent dans son vol l'Aigle déshonorée!
Ah! lorsquils ont suivi Marcius au combat,
Qu'ils menaçaient le Volsque, & non pas le Sénat;
Quand par-tout le premier aux assauts, aux batailles;
Dépouillant l'ennemi forcé dans ses murailles,
J'abandonnais en proie à mes braves Romains.
Tout ce que la victoire avait mis dans mes mains;
Quand faisant tout pour eux & pour la République,
Je ne me réservais que la palme civique;
Alors tous nos Soldats, riche de mes lauriers,
Heureux & triomphans revoyaient leurs foyers.
Les ingrats!.. & c'est moi que leur fureur opprime,
Qu'ils ont juré de perdre!.. & quel est donc mon crime?
Qu'ai-je donc fait enfin? pour quel forfait si grand
Ne donnent-ils les noms d'ennemi, de tyran?
Dans Rome divisée une guerre intestine
(Digne fruit de leur rage!) a produit la famine.
Tandis que le Sénat, par un soin paterhel,
Occupé d'écarter un fléau si cruel,
Promet à leurs besoins les moissons de Sicile;
Ces insensés, jouet d'un mensonge imbécille,
Sur la foi des Tribuns, osent nous accuser
D'affamer les Romains pour les tyranniser.
Je l'avoue, irrité d'une atroce imposture,
Je leur ai reproché leurs terres sans culture,
Leurs champs abandonnés, leurs travaux suspendus,
Pour venir des Tribuns esclaves assidus,
De la sédition trop fideles ministres,
Applaudir à grands cris leurs harangues sinistres;
Et que de la discorde auteurs accoutumés,
Ils recueillaient les maux qu'eux seuls avaient semés.
Voilà mes attentats, & Rome est offensée
Que l'on ose au Sénat expliquer sa pensée!
Je suis un monstre affreux qu'elle doit détester,
Que du roc Tarpeïen il faut précipiter!
A prononcer ma mort Sicinius l'excite!
D'un Magistrat du Peuple un impur satellite
A, sur un Sénateur, osé porter la main!
Un Tribun ose plus que n'eût osé Tarquin!

Ah ! cette injure amere à regret dévorée,
Ne sortira jamais de mon ame ulcérée.
Et le Sénat, grands Dieux ! a donc pu le souffrir ?

VOLUMNIUS.

Vous avez vu du moins, prompts à vous secourir,
Tous nos Patriciens, nos dignes Consulaires,
Arrêter le torrent des fureurs populaires,
A cette foule aveugle, à sa férocité
Opposer du Sénat toute la majesté.
Le Peuple en a rougi ; mais c'est ce même zele
Qui rend encor pour vous sa haine plus cruelle.
Plus vous nous êtes cher, plus il veut nous ôter
Ce grand appui qu'en vous on lui fait redouter.
Votre cause est la nôtre.

CORIOLAN.

Et ce Sénat qui m'aime,
A mes persécuteurs m'abandonne lui-même !
Il me livre aux Tribuns que j'ai bravés pour lui ?

VOLUMNIUS.

Il veut sauver l'Etat : il pense qu'aujourd'hui
Vous pouvez faire à Rome un noble sacrifice.
Peut-être, satisfait que ce grand cœur fléchisse,
Le Peuple, s'il vous voit soumis à son pouvoir,
Peut, en votre faveur, se laisser émouvoir.
C'est l'espoir du Sénat, c'est le mien : je me flatte
Que Rome jusqu'au bout ne sera pas ingrate.
Peut-être à votre aspect, de remords combattu ;
Ce Peuple rougira de punir la vertu.

CORIOLAN.

J'ai cru que le Sénat prendrait mieux ma défense ;
Sa prudence timide & l'égare & m'offense.
Nos droits, nos intérêts, nos périls sont communs ;
Et quand il cede ainsi leur victime aux Tribuns,
Lui-même de son rang il trahit la noblesse,
Et joint l'ingratitude ensemble & la foiblesse.
Jamais Coriolan ne peut être assez bas
Pour accorder au Peuple un pouvoir qu'il n'a pas.
Qu'à son gré, s'il le faut, une foule inhumaine
Dans mon sang répandu vienne éteindre sa haine.
Je l'attends : je mourrai, mais sans m'être abaissé.

VOLUMNIUS.

C'est donc là votre arrêt ?

CORIOLAN.

L'honneur l'a prononcé.

VOLUMNIUS.

Non, vous écouterez l'amitié, la patrie.
Vous ne permettrez pas... J'apperçois Véturie.
Une mere sur vous aura plus de pouvoir.

SCENE II.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, VETURIE.

VOLUMNIUS, *à Véturie.*

Vous savez nos dangers, nos malheurs, notre espoir.
La voix de son ami n'a pu rien sur son ame.
Ah ! joignez-y la vôtre ; & moi, je vais, Madame ;
Attendant qu'au Sénat il veuille déférer,
Préparer les secours qu'il en doit espérer.

(*Il sort.*)

SCENE III.

CORIOLAN, VETURIE.

CORIOLAN.

Croit-il que de son sang démentant la noblesse ;
Véturie à son fils ordonne une bassesse ?
Il vous connaît bien mal, s'il ose s'en flatter.

VETURIE.

Oui, votre honneur m'est cher, vous n'en pouvez douter,
Véturie à vos jours préfere votre gloire.
Mon fils, après ces mots, daignerez-vous m'en croire ?

CORIOLAN.

Ah ! ce cœur est à vous, vous l'avez su former.
Chaque jour, chaque instant m'apprend à vous aimer.
De tous vos droits sur moi vous devez être sûre,
Et la reconnaissance ajoute à la nature.
Vous le savez : depuis qu'enlevés au berceau,
Mes deux fils ont suivi mon épouse au tombeau ;
Ma tendresse sur vous s'attacha toute entiere,
Et le ciel à mon cœur n'a laissé qu'une mere.
Ce n'est qu'en votre sein que je puis m'épancher.
Cet ami dont les soins ont droit de me toucher,
Ne sait point tous les maux dont je ressens l'atteinte ;
Il a vu mon courroux ; vous, recevez ma plainte.
Entendez mes douleurs, & voyez tous les coups
Dont je ne rougis pas de gémir devant vous.
Les ai-je mérités ? ai-je dû les attendre ?
J'ai servi les Romains dès l'âge le plus tendre.
Fier d'être né dans Rome, & de vivre pour eux,
En leur donnant mon sang, je me croyais heureux.
Ces destins immortels, promis au Capitole,
De la grandeur Romaine avaient fait mon idole.
Je brûlais de hâter les promesses des Cieux,
Et chaque Citoyen me semblait précieux.
Combien ont dû la vie à cet ardent courage !

Combien, ſauvés par moi dans l'horreur du carnage !
Tout le prix de ma gloire en leurs mains fut laiſſé,
Et quand ils étaient grands, j'étais récompenſé.
A cette erreur ſi chere il faut que je renonce !
Je ſuis leur ennemi : leur fureur me l'annonce ;
Et le Peuple Romain, à me perdre occupé,
M'arrache un ſentiment qui m'a long-temps trompé.
On oppoſe au deſtin un courage invincible ;
C'eſt la main des ingrats qui bleſſe un cœur ſenſible ;
Et des maux qu'ils m'ont faits c'eſt le plus douloureux,
De perdre tout l'amour que j'ai ſenti pour eux.

VETURIE.

Haïr votre Pays ! Eh, quoi ! ce titre auguſte ? ...

CORIOLAN.

Il mérite ma haine, alors qu'il eſt injuſte.

VETURIE.

Si je l'étais, mon fils, pourriez-vous me haïr ?

CORIOLAN.

O ciel ! que dites-vous ? Moi, je pourrais trahir
Ces ſentimens ſi doux & cette amour ſi chere ?...

VETURIE.

Ainſi Rome aujourd'hui n'eſt donc plus votre mere ?

CORIOLAN.

Me traite-t-elle en fils, lorſqu'un Sicinius,
Au mépris de mon rang ?...

VETURIE.

Ecoutez, Marcius
Mes leçons ont inſtruit votre jeune courage,
Et j'ai ſouvent joui de mon heureux ouvrage.
Vos exploits, vos vertus, tous ces préſens du Ciel,
Ont répandu la joie en ce cœur maternel.
Vous êtes généreux : la gloire vous enflamme ;
Mais la fierté ſouvent égare une grande ame.
Soutien de l'héroïſme, elle en devient l'écueil.
Du ſang Patricien je connais tout l'orgueil ;
Leur joug impérieux, leurs ſuperbes maximes.
Le Peuple, comme vous, a ſes droits légitimes.
Sans doute, je ſuis loin d'en approuver l'abus,
Ni les emportemens de ſes Chefs corrompus.
Je les ai déplorés, mais, s'il ne faut rien taire,
Le Sénat n'a-t-il point de reproche à ſe faire ?
Ses hauteurs, ſes dédains n'ont-ils pas trop aigri
Un Peuple libre & fier, dans la guerre nourri ?
Les riches, abuſant d'une loi trop ſévere,
N'ont-ils pas quelquefois accablé ſa miſere ?

CORIOLAN.

Je n'ai pas à rougir de tant de dureté.
L'indigent débiteur éprouva ma bonté.
J'ai du pauvre cent fois relevé la faibleſſe.

VETURIE.

Oui ; mais trop prévenu des droits de la Nobleſſe,
Vous ſuivez d'Appius les principes altiers,
Et vous dédaignez trop un Peuple de guerriers,
Qu'énorgueillit encor ſa liberté récente.
Ici, depuis vingt ans, en ſa forme naiſſante,
A peine s'affermit l'Etat républicain,
Et votre enfance a vu le regne de Tarquin.
De ce bonheur nouveau l'ivreſſe eſt orageuſe.
La liberté, mon fils, eſt farouche, ombrageuſe,
Craint juſqu'à la grandeur qui peut la menacer:
Devant des Citoyens elle doit s'abaiſſer,
De leur égalité reſpecter l'équilibre :
Vous payez de ce prix la gloire d'être libre,
Et ce grand intérêt exige qu'un héros
Contre ſon aſcendant raſſure ſes égaux ;
Que la vertu dans lui ſe montre populaire :
C'eſt peu de les ſervir ; il faut encor leur plaire.

CORIOLAN.

Non : s'il faut les flatter, je ne leur plairai pas.
Citoyens dans nos murs, hors de Rome ſoldats,
Que de l'Etat en nous ils reſpectent les peres,
Et Rome jouira de ſes deſtins proſperes.
S'ils veulent tout régir, ils vont tout entraîner.
Et le Peuple eſt-il fait pour ſavoir gouverner ?
N'eſt-il pas au pouvoir du fourbe qui l'obſéde ?
Tout eſt perdu pour nous, ſi le Sénat lui céde.

VETURIE.

Il céde avec ſageſſe ; & peut-on l'en blâmer ?
Vous irritez ce Peuple : il faut le déſarmer.

CORIOLAN.

Quoi donc ! à ſes arrêts ma dignité ſoumiſe ?...

VETURIE.

Un décret du Sénat à juger l'autoriſe.

CORIOLAN.

Et ſur quoi me juger ? Suis-je donc criminel ?

VETURIE.

Non, vous ne l'êtes pas : j'en rends graces au ciel.
Si vous l'étiez, mon fils, me verriez-vous tranquille ?
Je dirais : Marcius, va chercher quelque aſyle
Où tu ſois inconnu : n'attends pas que la loi,
En flétriſſant ton nom, me frappe ainſi que toi.
Vous êtes innocent : je ſuis en aſſurance.
Deſcendez, pour le Peuple, à quelque déférence.
Ne nous expoſez pas au plus affreux des maux.
Faut-il que de l'Etat les deux Ordres rivaux,
Pour vous ſeul, ô mon fils ! embraſent cette ville ?
Serez-vous le flambeau de la guerre civile ?
N'eſt-ce donc pas aſſez de craindre l'étranger ?
Le Volſque eſt ſous nos murs, & loin de nous venger ;

Nos Consuls devant lui cachent l'Aigle indignée.
Ah ! que Rome en péril soit par vous épargnée !
Voulez-vous jusqu'au bout braver avec éclat
L'autorité du Peuple & celle du Sénat ?

CORIOLAN.

Je me rends seulement à celle de ma mere.
Je me soumets pour vous à cette honte amere.
Un fils à tous vos vœux instruit à consentir,
Ne commencera pas à vous désobéir.
Sans doute de mon sort le Peuple n'est pas maître ;
N'importe : devant lui je suis prêt à paraître.
Coriolan, grands Dieux ! devant Sicinius ! ...
Allons, vous le voulez, je n'y résiste plus.
Mais, dans l'abaissement où je puis me contraindre ;
Je ne saurais du moins les prier ni les craindre,
Ni prendre devant eux ces soins humilians
D'obscurcir mes habits du deuil des Supplians.
Ils verront si je puis trembler en leur présence.

VETURIE.

La fermeté modeste honore l'innocence.
Ne les implorez point & ne les bravez pas.
Mais quel concours nombreux ?...

SCENE IV.

CORIOLAN, VETURIE, VOLUMNIUS, SENATEURS

VOLUMNIUS.

Marcius, sur mes pas,
Le Sénat rassemblé, résolu de vous suivre,
Partage les périls où la haine vous livre.
Venez donc aux regards de ce Peuple étonné,
De tous ces grands appuis paraître environné.
A vous, à Véturie, il doit ce privilege.
Quel accusé jamais eut un plus beau cortege ?

CORIOLAN.

Coriolan, sensible à ce généreux soin,
Si vous l'en aviez cru, n'en aurait pas besoin.
Grace à vous, Marcius & le Sénat lui-même
Attendront des Tribuns la sentence suprême.
Quel triomphe pour eux ! quel opprobre pour nous !
Et cet exemple, un jour, peut retomber sur vous.
Du moins en Sénateur je saurai me défendre.
Avant de me juger, les Romains vont m'entendre,
Et voir Coriolan braver le Tribunat,
Du front dont ils m'ont vu les mener au combat.
Marchons. *(Ils sortent.)*

VETURIE.

Puisse ce jour ne pas apprendre à Rome
Tout ce que peut coûter la perte d'un grand homme !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VETURIE, *seule.*

AH! que de ces momens l'importune longueur
Redouble les chagrins qui déchirent mon cœur!
Romaine, je m'armais d'un courage sévere :
Hélas ! à mes terreurs je sens que je suis mere.
Quel état ! quel tourment de trembler pour un fils !
Et quel fils ! un guerrier, l'honneur de son pays,
Aux ennemis terrible, aux Romains si fidelle,
Marcius !.. De nos mœurs austérité cruelle !
Si dans un tel danger je pouvais aujourd'hui
A ses accusateurs me montrer avec lui,
Etonner l'injustice, intimider l'envie,
Faire parler sa gloire : en racontant sa vie !...
D'une oreille jalouse on entend un héros,
Que l'on force au récit de ses propres travaux.
Le cri de la nature & celui de la gloire,
Plus puissans dans ma bouche, obtiendraient la victoire.
Mais que servent pour lui ces transports superflus !
Déjà peut-être... On vient.

SCENE II.

VETURIE, VOLUMNIUS.

VETURIE.

EH bien, Volumnius ?

VOLUMNIUS.

Rappellez votre force, & soyez Véturie.

VETURIE.

Je le suis... achevez.

VOLUMNIUS.

C'en est fait : la patrie
Perd ce grand citoyen si mal récompensé,
Madame, & son exil est enfin prononcé.

VETURIE.

Quelle honte pour nous! quel coup pour une mere !
Quoi de ses ennemis l'imposture grossiere
A prévalu dans Rome ! & l'arrêt qu'elle rend ! ...

VOLUMNIUS.

Coriolan jamais ne s'est montré plus grand.

Un ſpectacle ſi rare, une cauſe ſi chere
Avaient dans le Forum aſſemblé Rome entiere.
A peine il a paru, du Sénat entouré,
Tranquille, & préſentant ſur un front aſſuré
Ce calme noble & fier qui ſied à l'innocence;
Le ſilence a régné dans cette foule immenſe.
Tous les yeux l'obſervaient, attachés & ſurpris;
L'attente ſuſpendait les voix & les eſprits.
Sicinius ſe leve, & ſa rage impunie,
Organe du menſonge & de la calomnie,
Reproche à Marcius le projet odieux
D'opprimer les Romains & de régner ſur eux;
Sa haine pour le Peuple, & l'amitié fidelle
Du Sénat toujours prêt à prendre ſa querelle,
Et ces cliens nombreux, aſſidus ſur ſes pas,
Et juſqu'à ſes bienfaits prodigués aux Soldats.
Marcius, pour réponſe, atteſtant ſes ſervices,
De ſon ſein découvert montre les cicatrices,
Ces couronnes, le prix de cent périls bravés,
De tant de citoyens dans les combats ſauvés;
Lui-même par leur nom les cite, les appelle.
Un cri s'éleve alors: tous, pleins du même zele,
Tous, d'un même tranſport, réuniſſant leurs voix:
» Le voilà, criaient-ils, nous l'avons vu cent fois
» Qui prodiguait pour nous ſa vie & ſa vaillance,
» Et vous lui reprochez notre reconnaiſſance!
» Tout eſt à lui, nos jours, nos familles, nos biens,
» Et nous vous les offrons, s'il faut ſauver les ſiens. »
Ils pleuraient à ces mots, & leurs plaintes touchantes,
Leurs bras qu'ils étendaient, & leurs mains ſuppliantes,
Tout ſemblait émouvoir le Peuple combattu;
J'ai cru voir un moment triompher la vertu;
Et ſi de votre fils l'ame eût été moins fiere,
S'il avait pu du moins deſcendre à la priere,
Sur tous ſes ennemis il l'aurait emporté.
Je ne puis cependant blâmer ſa fermeté:
Rarement à prier un grand cœur ſe réſigne;
Le coupable ſupplie, & l'innocent s'indigne.
Le vulgaire ſéduit, de ſes Tribuns fauteur,
Orgueilleux de ſe voir juge d'un Sénateur,
A voulu ſignaler ſes triſtes avantages:
La faibleſſe & la haine ont dicté les ſuffrages.
Marcius immobile, écoutant ſon arrêt,
Paraiſſait inſenſible à ſon propre intérêt.
Sans proférer un mot, il quitte l'aſſemblée;
Et lorſqu'autour de lui l'amitié déſolée
Gémit du coup affreux ſur nous appeſanti,
On dirait que lui ſeul ne l'a pas reſſenti.

VETURIE.

Je n'en reſſens que trop l'atteinte douloureuſe...

Eh ! quelle mere, hélas ! se croyait plus heureuse ?
Par tout ce que mon cœur en avait attendu ,
Concevez, s'il se peut, tout ce que j'ai perdu.
Tant d'amour, de respect, un dévouement si tendre,
Cet éclat que sur moi lui seul pouvait répandre,
Et ce plaisir si pur, pour moi d'un si grand prix,
D'énorgueillir mon cœur de la gloire d'un fils ;
Tout ce que sa tendresse avait pour moi de charmes,
Tout est évanoui !.. Pardonnez à mes larmes.
Je ne les cache point dans un si grand malheur ;
Des yeux de l'amitié vous voyez ma douleur.
De ce cœur maternel vous sentez la blessure ;
Et qui peut condamner les pleurs de la nature ?

VOLUMNIUS.

Ah ! Madame, avec vous Rome devrait pleurer.
Jusqu'où sa haine aveugle a donc pu l'égarer ?
Quand le Volsque du Tybre a couvert le rivage,
Oubliant son danger pour écouter sa rage,
Rome perd son soutien : elle-même aujourd'hui
Se prive du Héros qui faisait son appui.

VETURIE.

O mon cher Marcius ! ô mon fils ! ô grand homme !
Qu'avec tant de plaisir j'avais formé pour Rome !
Je ne le verrai plus m'apporter ses lauriers,
Ses couronnes orner nos temples, nos foyers,
Et dans ces jours si beaux, si chers à la patrie,
Les meres envier le sort de Véturie !..
Marcius vit encore, & je n'ai plus de fils !

VOLUMNIUS.

Il vient.

SCENE III.

VETURIE, VOLUMNIUS, CORIOLAN.

VETURIE.

CORIOLAN ! tes cruels ennemis
De nos malheurs communs ont consommé l'ouvrage.
C'en est fait, l'innocence est proscrite, & leur rage
Déchire, en te frappant, ce cœur trop malheureux.
Lorsque ta mere hélas ! t'envoyait devant eux,
Elle n'a pu penser qu'avec tant d'injustice,
Jamais. . .

CORIOLAN.

Sicinius demandait mon supplice !
S'il eût fallu l'en croire, on m'aurait condamné
A ce trépas infame aux traitres destiné.
L'indulgence de Rome adoucit ma sentence...
Je suis banni.

VETURIE.

Qui ? toi ! leur appui, leur défenſe !.

VOLUMNIUS.

Toi, que tant de travaux qu'on t'a vu ſoutenir !..

CORIOLAN.

Oui, c'eſt-là mon ſeul crime... Ils ont dû m'en punir.

VETURIE.

De mes ſoins, de ton ſang, voilà donc le ſalaire !

CORIOLAN.

Du moins juſques au bout j'aurai pu vous complaire.
Vous avez exigé qu'à ce Peuple ſoumis,
Coriolan parût devant ſes ennemis ;
Et je vous ai donné, lui rendant cet hommage,
De mon obéiſſance un dernier témoignage.

VETURIE.

Ah ! c'eſt un ſouvenir qui ſert à m'accabler,
Qui...

CORIOLAN.

Ce n'eſt pas à moi d'oſer vous conſoler.
Il ne me ſierait pas d'apprendre à Véturie,
A cette ame intrépide & de vertus nourrie,
Comme on cede au deſtin, ſans mériter ſes coups :
C'eſt une des leçons que je reçus de vous,
D'une Romaine ici la force doit paraître.

VETURIE.

Ah ! je ne ſuis que mere...

CORIOLAN.

Il n'eſt plus temps de l'être.
Vous n'avez plus de fils.

VETURIE.

Moi !

CORIOLAN.

Rome l'a voulu,
Rome n'a-t-elle pas un pouvoir abſolu ?

VETURIE.

Et peut-elle effacer ce ſacré caractere ?
Mon fils !..

CORIOLAN.

C'eſt d'un Romain que vous étiez la mere !...
Je ne ſuis plus Romain.

VETURIE.

Qui ! toi, Marcius ?

CORIOLAN.

Non.
Ce jour d'un Citoyen m'ôte les droits, le nom,
Tout... je ſuis un banni.

VOLUMNIUS.

Ce Peuple, en ſa furie,
Ignore quelle atteinte il porte à la Patrie.
Entouré d'ennemis qui viennent l'aſſiéger...

CORIOLAN.

N'a-t-il pas ses Tribuns tout prêts à le venger!
Avec Sicinius est-il rien qu'il redoute?

VOLUMNIUS.

Le temps doit l'éclairer: un jour viendra, sans doute,
Que ses justes remords...

CORIOLAN.

Qu'il s'épargne ce soin:
Je ne les attends pas, & n'en ai pas besoin.

VETURIE.

Quels sont les lieux, hélas! où ton malheur t'exile?

CORIOLAN.

Eh! qu'importe aux Romains quel sera mon asyle?
Ne sont-ils pas contens si je sorts de leurs murs?

VETURIE.

Tout asyle est égal à des destins obscurs.
Mais toi, si renommé par l'éclat de tes armes,
Ce grand nom qui te suit ajoute à mes alarmes.
Parle: as-tu fait le choix d'un refuge assuré?...
Tu ne me réponds rien?...

CORIOLAN.

Peut-être je pourrai
Trouver quelque demeure ouverte à l'infortune,
Où la vertu du moins ne soit pas importune,
Je m'en remets aux Dieux qui conduiront mes pas.
Vous, si vous m'en croyez, ne vous informez pas
Du sort d'un exilé, qui n'a plus de Patrie...
Je recommande au Ciel les jours de Véturie.
Mon ami... Vous, ma mere... oubliez-moi tous deux;
Et de Coriolan recevez les adieux.

VETURIE.

Quoi! malgré la rigueur de cet arrêt funeste,
Ne peux-tu?...

CORIOLAN.

De ce jour on m'a donné le reste...
Qu'importe un vain délai pour le sort qui m'attend?
Je dois sortir de Rome, & j'en sorts à l'instant.

VETURIE.

Sans suite, sans secours, sans ressource certaine!...

CORIOLAN.

Non, je ne veux de Rome emporter que sa haine:
Sa haine me suffit.

VETURIE.

Qu'au moins jusqu'aux remparts
J'accompagne tes pas; que mes derniers regards...

CORIOLAN.

Ah! demeurez: songez qu'une foule égarée,
D'un triomphe odieux est encore enivrée.
Pensez-vous qu'aujourd'hui leur insolent orgueil
Epargne Véturie, & respecte son deuil?

Voulez-vous, dans l'ivresse où ce Peuple est en proie,
Exposer vos douleurs en spectacle à sa joie ?
C'est trop... Adieu, ma mere... Adieu, Volumnius...
Adieu, Rome... je pars.



SCENE IV.

VETURIE, VOLUMNIUS.

VETURIE.

Il ne m'écoute plus.
Il nous échappe... Il laisse en cette ame tremblante,
Du plus sinistre adieu l'horreur & l'épouvante.
Venez, Volumnius, venez, suivez mes pas.
Jusqu'au dernier moment ne l'abandonnons pas.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente le camp des Volsques. La tente de TULLUS, *ouverte sur un des côtés, occupe une partie de la scene. Au fond du Théâtre s'éleve, sur un Autel, la statue d'une des Divinités du Peuple Volsque. On découvre dans l'éloignement les murs de Rome.*

SCENE PREMIERE.

CORIOLAN, *sous un habit Plébéïen, débout près de l'Autel ;* PROCULE, AUFIDE, *hors de la tente, & sur le devant de la scene.*

PROCULE.

Quel est cet étranger ? que cherche-t-il, Aufide
Quel est dans notre camp le dessein qui le guide ?
Il est sombre, immobile ; il se tait : son aspect,
Sous un vêtement simple, imprime le respect.
Son maintien m'a frappé. Que veut-il ?

AUFIDE.

Je l'ignore.
On l'amene à l'instant : il n'a point dit encore

Son

Son nom, ni son pays : avec sécurité,
Aux limites du camp il s'était présenté.
Il demandait Tullus : ce n'est qu'en sa présence ;
Devant lui seul, dit-il, qu'il rompra le silence.
Je l'ai fait introduire, en l'observant toujours.
Il a quelque raison de craindre pour ses jours.
Dès qu'il a vu le Dieu qui reçoit notre hommage,
Il s'est venu placer auprès de son image,
Comme s'il eût voulu qu'un abri respecté
Rendît plus saints les droits de l'hospitalité.
Sans doute son destin ne peut être vulgaire,
Et même dans ce temps de péril & de guerre,
Il peut... Voici Tullus : tout va se dévoiler.

SCENE II.

CORIOLAN, TULLUS, AUFIDE, PROCULE.

TULLUS.

C'EST là cet inconnu qui prétend me parler !...
Quel es-tu ? Près de moi qui t'oblige à te rendre ?

CORIOLAN.

Ce n'est qu'au seul Tullus que je pourrai l'apprendre,

TULLUS, *à Procule & à Aufide.*

Laissez-nous.

(*Ils sortent.*)

CORIOLAN.

Un seul mot te fera concevoir
Quel destin aujourd'hui je mets en ton pouvoir,
Je suis Coriolan.

TULLUS.

Coriolan !

CORIOLAN.

Lui-même.
Seul bien que m'ait laissé mon infortune extrême,
Ce nom, le plus beau don que m'avoit fait le sort,
Ce nom seul, je le sais est l'arrêt de ma mort.
Mais serais-je en ces lieux, si j'avais pu la craindre ?
A supporter le jour si j'ai pu me contraindre,
C'est dans le seul espoir de venger mes douleurs,
Et de faire aux Romains expier mes malheurs.
Les Romains m'ont banni : le Sénat, en silence,
A laissé des Tribuns triompher l'insolence.
Je suis persécuté par des vils ennemis ;
Je suis abandonné par de lâches amis.
Je t'offre contre Rome & ma main & ma haine,
A ton pays, à toi, ma vengeance m'enchaîne.
Si tu le veux, ce bras aux Volsques si fatal,

Leur fera plus de bien qu'il ne leur fit de mal.
Si tu crois Marcius aux Volſques inutile,
Ne conſidere point les Dieux ni cet aſyle.
Frappe : j'ai trop vécu.

TULLUS.

Dans ce grand changement,
A peine revenu d'un long étonnement,
Je me rends, avant tout, à l'honneur qui m'engage,
Et de ta ſûreté te préſente le gage.
Touche dans cette main, approche, & ne crains plus;
Tes jours ſont déſormais confiés à Tullus.
Je ſuis fier d'un dépôt ſi grand, ſi reſpectable.
O brave Marcius ! du malheur qui t'accable,
Que ton cœur près de moi ne ſoit plus occupé ;
Tu m'as cru généreux : tu ne t'es pas trompé.
Conçois quelle ſurpriſe en mon ame a dû naître.
Juge, ſous cet habit, ſi j'ai pu reconnaître
Un guerrier que ſouvent, au mépris du danger,
Dans l'horreur des combats j'oſais enviſager.
Je te rappelle ici ma défaite & ta gloire :
Coriolan ſur moi remporta la victoire.
Lui-même il m'en conſole & me venge aujourd'hui,
Et, s'il fut mon vainqueur, je deviens ſon appui.
C'eſt le jour de Tullus : c'eſt le ſeul avantage
Que le ſort me gardait ſur un ſi grand courage,
Le ſeul que déſormais on ne peut me ravir ;
Je n'avais pu te vaincre, & pourrai te ſervir.
Mais comment des Romains l'injuſte violence
A-t-elle à cet exil condamné ta vaillance ?
Quel Dieu, propice au Volſque, a pu les aveugler ?

CORIOLAN.

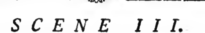
Laiſſons-là mes affronts : je ſouffre d'en parler.
Puis-je, dans les tranſports où la fureur m'entraîne,
Perdre en de vains récits un temps cher à ma haine,
Gémir encor des maux qu'il me faut ſupporter ?
Non, il faut les venger & non les raconter.
Qu'il te ſuffiſe enfin que ce peuple, en ſa rage,
A payé Marcius par l'exil & l'outrage,
Que les Romains m'ont tous proſcrit, déshonoré,
Que mon cœur eſt contre eux ſans retour ulcéré,
Que leur perte eſt le vœu conçu dans ma colere,
Que l'ennemi de Rome eſt mon ami, mon frere.
Oui, c'eſt ce titre ſeul, je ne le cele pas,
Qui d'abord dans ce camp guida vers toi mes pas.
Des Peuples à qui Rome a paru redoutable,
Le Volſque eſt le plus fier & le plus implacable.
Dans ſes reſſentimens plus qu'eux tous affermi,
Tullus eſt des Romains le plus grand ennemi.
J'ai préféré Tullus, & s'il était un homme,
Qu'un plus ardent courroux animât contre Rome,

Plus fait pour la combattre & pour la renverser;
C'est à lui que ma haine eût voulu s'adresser.

TULLUS.

Ah ! puisque s'emportant à cet excès d'outrage,
Rome a contre elle-même armé ce grand courage,
Les Dieux qui trop long-temps ont servi son orgueil;
De son ambition marquent enfin l'écueil.
Qu'elle tremble ; le sort ne nous est plus contraire.
Marcius est pour nous : je sais ce qu'il peut faire.
Le Volsque en ses desseins par toi seul confondu,
Retrouve dans toi seul plus qu'il n'avait perdu.
A mes concitoyens j'en vais porter la joie.
Qu'ils sache quel secours le destin leur envoie.
Quoique leur Général, & nommé par leur choix;
Du Conseil assemblé je dois prendre les voix.
Je dois en leur pouvoir moi-même te remettre ;
Mais compte sur l'appui que j'ose t'en promettre.
Je vais à tous nos Chefs appellés en ces lieux,
Montrer Coriolan comme un présent des Cieux;
Et tu les verras tous, d'un transport unanime,
Faire éclater pour toi le zele qui m'anime.
Demeure, & de mes soins attends l'heureux effet.

(Il sort.)



SCENE III.

CORIOLAN, *seul.*

RESPIRE, Marcius : que ton cœur satisfait
S'ouvre au prochain espoir d'une juste vengeance.
Mes oppresseurs, si fiers de punir l'innocence,
Pensent de mes affronts triompher à loisir ;
Ils n'auront pas long-temps à goûter ce plaisir.
A leur ivresse aveugle ils sont encore en proie ;
Mais le deuil va bientôt se mêler à leur joie.
Ce jour que signalait leur triomphe inhumain,
Va voir Coriolan, la foudre dans la main :
Quelques instans encore, elle part, elle éclate,
Et je vais de son crime accabler Rome ingrate.
Ils l'ont voulu... mon cœur ne hait pas à demi.
Autant qu'ils le voulaient, je suis leur ennemi.
Je le suis... Ils verront ce que peut mon courage,
S'il sait & ressentir & repousser l'outrage ;
Et quoi qu'il leur en coûte, ils l'auront mérité.

SCENE IV.

CORIOLAN, TULLUS, CHEFS VOLSQUES.

TULLUS.

Oui, Volſques, le voilà ce Romain ſi vanté,
Dont vous avez long-temps redouté le génie;
De ſes concitoyens il fuit la tyrannie.
Banni de ſa patrie, il la retrouve en nous,
Vous lui tendez le bras, & le ſien eſt à vous;
De tous vos ſentimens près de lui l'interprete,
J'en étais le garant, & ma voix lui repete,
Au nom de cet Etat, qu'il rendra triomphant,
Qu'Antium aujourd'hui l'adopte pour enfant;
Que puiſſe, Marcius, ta nouvelle patrie,
Par ton bras illuſtrée, & de ton cœur chérie,
Réparer tous les maux que t'ont faits les Romains,
Et payer les ſecours qu'elle attend de tes mains!

CORIOLAN.

Guerriers, qu'un tel accueil me ranime & m'enflamme!
En venant parmi vous, je portais dans mon ame
Le poids de mes affronts, l'injure & le malheur;
Il tombe le fardeau qui peſait ſur mon cœur.
Ce cœur plein d'un courroux que votre aſpect rallume,
Tout prêt à l'aſſouvir, n'en ſent plus l'amertume.
Vous vengerez mes maux, vous armerez ces mains,
Et je ſuis entouré d'ennemis des Romains.
Vous ſavez ſi pour eux j'ai prodigué ma vie,
Et vous n'exigez pas que je m'en juſtifie.
Marcius, dont les jours ſont en votre pouvoir,
Ne s'excuſera point d'avoir fait ſon devoir.
Je ſervais le pays qui m'a donné naiſſance,
Et je vous appartiens par la reconnaiſſance.
Aujourd'hui de ſon ſein Rome m'a rejeté;
Je ne lui dois plus rien: vous m'avez adopté;
Je vous dois tout: autant j'ai ſignalé de zele,
Quand l'honneur m'ordonnait de combattre pour elle,
Autant vous me verrez de courage & d'ardeur,
Pour payer des bienfaits dont je ſens la grandeur.
Je jure par vos Dieux, je jure par ma haine,
D'être à jamais fidele au nœud qui nous enchaîne,
De combattre avec vous ce peuple impérieux,
Toujours de ſes voiſins tyran injurieux,
De ſes citoyens même oppreſſeur arbitraire.
A nos efforts unis qui pourrait le ſouſtraire?
La diſcorde en ſon ſein, l'ennemi ſous ſes murs,
Des Généraux ſans gloire, & dont les noms obſcurs,
D'un Conſulat Romain ſouillent la renommée,

Oisifs, & dans un camp renfermant leur armée.
Marchons, braves amis, & nous sommes vainqueurs.
Je ne demande point un rang ni des honneurs ;
Combattre est mon seul vœu, me venger est ma gloire;
Et tout soldat est grand dans un jour de victoire.

TULLUS.

Quoi! Marcius voudrait!

CORIOLAN.

Les armes d'un soldat,
Un glaive en cette main, le signal du combat ;
C'est tout ce que je veux.

TULLUS.

On te doit davantage.
J'ennoblis le pouvoir qu'avec toi je partage.
Crois-tu n'être pour nous rien qu'un guerrier de plus ?
Désormais dans ce camp sois l'égal de Tullus.
Aujourd'hui que ta cause à la nôtre est unie,
Autant que ta valeur tu nous dois un génie.
Et ne crains point de moi de sentimens jaloux :
L'intérêt le plus grand, le plus sacré pour nous,
C'est celui d'abaisser Rome qui nous déteste :
Voyons qui de nous deux lui sera plus funeste.
C'est tout ce que Tullus prétend te disputer.
Plût au ciel que déjà !...

CORIOLAN.

Qui peut nous arrêter ?

TULLUS.

L'ennemi dans son camp se borne à se défendre :
Il craint de nous combattre.

CORIOLAN.

Et pourquoi donc l'attendre ?
Vous voyez sa frayeur : sachez en profiter.
Sur les remparts d'un camp n'oseriez-vous monter ?
Est-il à la valeur un mur inaccessible ?
A l'honneur qu'on lui fait Coriolan sensible,
A la victoire, amis, brûle de vous guider.
Quand l'ennemi nous craint, il faut tout hasarder.
Le Romain dans ses chefs a peu de confiance ;
Il se croira vaincu, s'il voit votre assurance.
Saisissez ce moment.

TULLUS.

Eh bien ! je t'en croirai.
J'embrasse cet avis, par les Dieux inspiré.
Commande la moitié de nos braves cohortes,
Et du camp des Romains allons briser les portes.
De ta bouillante ardeur je me sens animer.

CORIOLAN.

Venez : puisse la main que vous allez armer,
Versant de flots de sang, de ce sang que j'abhorre;
Eteindre dans mon cœur la soif qui le dévore.

Les Dieux, les justes Dieux vont conduire mon bras ;
C'est leur voix qui m'anime à frapper des ingrats.
Que ces fiers ennemis, dont la chûte s'apprête,
Sentent que Marcius combat à votre tête,
Et que sur leur ruine élevant mes destins,
Le jour de mon exil soit fatal aux Romains.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TULLUS, AUFIDE.

TULLUS.

NON, ce n'est point, ami, sa gloire qui m'outrage.
Qu'il nous ait bien servis, que son ardent courage
Ait signalé pour nous les plus hardis efforts ;
Que, le premier, marchant sur des monceaux de morts,
Et des mains d'un Tribun arrachant l'Aigle altiere,
Il ait du camp Romain renversé la barriere ;
Moi-même j'applaudis à de si nobles coups :
J'aime trop la valeur pour en être jaloux.
Mais moi qui de l'honneur lui viens d'ouvrir la route,
Ai-je donc mérité les affronts qu'il me coûte ?
Quoi ! sa fougue imprudente au sortir d'un combat,
Où la victoire même épuise le soldat,
S'enivrant d'un espoir qui n'a pu me séduire,
A l'attaque de Rome a voulu nous conduire ;
Et lorsque je m'oppose à ce bouillant orgueil,
Qui du plus beau triomphe allait être l'écueil,
J'entends crier par-tout : « Suivons tous ce grand homme ;
» Suivons Coriolan : seul, il peut prendre Rome ! »
Et mes propres soldats, & mes concitoyens,
Désertent mes drapeaux pour courir sous les siens !
Lui-même encourageant la désobéissance,
Enseigne à mon armée à braver ma puissance,
Ecoute, en frémissant, mes ordres absolus,
Et ne cede qu'à peine au pouvoir de Tullus,
Ai-je pu dévorer un si cruel outrage ?

AUFIDE.

Les succès de ce jour ont paru son ouvrage ;
Et lorsqu'il poursuivait, au pied de leurs remparts ;
Les Romains devant nous fuyant de toutes parts,
Pardonnez, mais on croit qu'offensé de sa gloire,

Vous avez refusé d'achever la victoire.

TULLUS.

De cet opprobre insigne on a pu me charger !
On connaîtra Tullus, qu'on ose ainsi juger.
Je reçois de mes soins un indigne salaire.
Ce superbe Banni, que ma main tutélaire
A sauvé des dangers qui suivent les Proscrits.
S'éleve insolemment sur mes propres débris...
Eh bien ! quoi qu'ait souffert ma fierté combattue,
Je lui pardonne tout, si Rome est abattue.
Mais de ce fier Proscrit qu'ose-t-on espérer ?
Un Envoyé de Rome en ce camp vient d'entrer.
A Coriolan seul aujourd'hui l'on s'adresse.
Croit-on pour son Pays réveiller sa tendresse ?
A-t-il encor pour eux le cœur d'un Citoyen ?
Je pouvais empêcher un semblable entretien :
Le Volsque soupçonneux peut le craindre, sans doute.
Eprouvons Marcius ; il le faut : qu'il écoute
Ce Député Romain, s'il paraît chanceler,
S'il n'est pas tout à nous, c'est à lui de trembler.
Plus les Volsques pour lui montrent d'idolâtrie,
Plus il doit, s'il changeait, redouter leur furie.
Ce Peuple, extrême en tout, désormais voit en lui
Son fleau le plus grand, ou son plus grand appui.
Un moment à nos yeux peut le rendre coupable.

AUFIDE.

Non, n'en attendez rien : son ame est implacable.
Ils feront près de lui des efforts superflus.
C'est le connaître mal... mais il paraît.

SCENE II.

TULLUS, AUFIDE, CORIOLAN, *en habit guerrier*, CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

Tullus,
Si vous l'aviez voulu, dans ce moment, peut-être,
De Rome & de son fort le Volsque ferait maître.
J'ai présumé de lui, (j'en jugais par mon cœur)
Qu'il pourrait, plein de feu qui l'avait fait vainqueur,
Et dans un si grand jour prodiguant les miracles,
Démentir des Romains les orgueilleux oracles.
J'embrassai cet espoir : il a pu m'égarer.
L'ennemi dans ses murs s'est pressé de rentrer.
Lui laissez-vous le temps de les mettre en défense ?
J'ai soumis mon audace à votre expérience.
Jusques à quand, Seigneur, retenez-vous mon bras ?

La nuit a réparé les forces des ſoldats.
Pour marcher contre Rome, ils attendaient l'aurore;
Et ſi leur Général ne les arrête encore,
Dans ce même moment l'aſſaut peut ſe tenter.
Je n'attends que votre ordre, & cours l'exécuter.

TULLUS.

J'eſtime en un Guerrier la noble impatience,
Qui ſait, quand il le faut, céder à la prudence.
Je differe mes coups pour les aſſurer mieux.
Croyez que tout Romain m'eſt aſſez odieux.

SCENE III.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, CHEFS VOLSQUES.

PROCULE.

DÉPUTÉ du Sénat, Volumnius s'avance,
Et de Coriolan demande la préſence.
Il marche ſur mes pas.

TULLUS.

Qu'il paraiſſe.

CORIOLAN, *à part.*

Qui! lui!

(*Haut.*)

Il était mon ami, Volſques; mais aujourd'hui
Tout cede aux droits ſacrés que la reconnaiſſance
Vient d'ajouter encore aux droits de la vengeance...
Il vient.

SCENE IV.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, VOLUMNIUS, ALBIN, CHEFS VOLSQUES.

VOLUMNIUS.

AU nom de Rome, en ce camp député,
Puis-je à Coriolan parler en liberté?

CORIOLAN.

Des Volſques déſormais mon deſtin doit dépendre;
Ce n'eſt que devant eux que je puis vous entendre,
Les mêmes intérêts, les mêmes ennemis
Ont formé ces liens pour jamais affermis.
Ils verront ſi mon cœur fait leur être fidele.
Parlez.

TULLUS.

Coriolan, aſſuré de ton zele,

Ce

Ce peuple que tu sers met sa cause en tes mains ;
Tu peux entendre seul l'Envoyé des Romains,
Sans que cet entretien doivent nous faire ombrage
Ni sur toi d'un soupçon répandre le nuage.
Quoique Rome en un mot, puisse nous proposer,
Les Volsques sur ta foi veulent s'en réposer.
(*Il sort avec les Volsques.*)

SCENE V.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, ALBIN.

CORIOLAN.

EH bien ! Volumnius, que faut-il que je croie ?
C'est le Peuple Romain qui vers moi vous envoie ?
Moi qu'ils ont condamné, que l'exil a puni !
Quoi ! ces Romains si fiers recherchent un Banni !
Vous baissez vos regards, vous craignez de répondre ;

VOLUMNIUS.

Oui : tout ce que je vois a de quoi me confondre.
Tout doit me pénétrer de honte & de pitié.
Je sens gémir en moi l'honneur & l'amitié.
Je pleure mon pays, quand sa faute l'accable ;
Je vois Rome vaincue, & mon ami coupable.
La colere à ce mot s'éleve en votre cœur...
Et je n'ai pas dessein d'irriter un vainqueur.
Je sais quelle injustice envers lui fut commise ;
Qu'il croit à ses affronts la vengeance permise.
Le ciel qui, dans ce jour, veut nous humilier,
Semble avoir pris le soin de la justifier.
Quel en sera le terme ? Et jusqu'où sa furie
Prétend-elle jouir des maux de sa patrie ?
Fiere encor, sous les coups qu'a portés votre main,
De n'avoir succombé qu'aux armes d'un Romain,
Sa défaite, il est vrai, coûte moins à sa gloire :
Faites-vous pardonner cette triste victoire.
Donnez la paix à Rome, & que votre équité
Regle nos intérêts & préside au traité.
Marcius en est digne, & Rome, à plus d'un titre,
Entre le Volsque & nous le choisit pour arbitre.
Elle oublie, à ce prix, sa faute & ses succès ;
Et le plus beau retour va payer vos bienfaits.

CORIOLAN.

Je rends graces aux bontés dont je vois qu'on m'honore.
Coriolan, sans doute, est trop heureux encore
De reprendre chez vous le rang de citoyen ;
Rien ne doit égaler un si précieux bien ;
Et si je me soumets aux devoirs qu'on me trace,
Le grand Sicinius veut bien me faire grace.

D

Certes, quoiqu'en vos murs Marcius ait vécu;
Tant de hauteur m'étonne, alors qu'on ait vaincu.
Mais puifqu'à ma juftice on daigne s'en remettre,
Sachez donc à quel prix vous pouvez vous promettre
De fléchir le vainqueur & d'arrêter fon bras.
Les Romains ont du Volfque envahi les Etats:
De fes champs ufurpés accru leur territoire;
Vous abufiez ainfi du droit de la victoire.
Il ne demande rien que ce qu'il a perdu.
Je prétends, en fon nom, que tout lui foit rendu;
Que pour mieux étouffer ces jaloufes querelles,
De la guerre entre vous femences éternelles,
Parmi vos citoyens le Volfque foit compté;
Que réunis enfemble avec égalité...

VOLUMNIUS.

Jufte ciel! d'un Romain eft-ce là le langage?
Quel que foit en ces lieux le nœud qui vous engage,
Tous nos droits près de vous feraient-ils donc perdus?
Le Romain & le Volfque enfemble confondus!
Et c'eft Coriolan, grands Dieux! qui le propofe!
Cette loi fi honteufe, un Romain nous l'impofe!
Il eft donc vrai qu'enfin ce cœur envénimé,
Eft par la haine feule à jamais animé;
Que même en notre fang elle n'eft pas éteinte!
J'ai cru que d'un affront la douloureufe atteinte
Avait pour un moment égaré ta valeur,
Et d'un premier tranfport j'excufais la chaleur.
Je me fuis applaudi de voir Rome plus jufte,
Ouvrir encor les bras à ce Profcrit augufte;
Et lorfque dans fon fein tout l'invite à rentrer,
Au lieu de l'embraffer, il veut le déchirer!

CORIOLAN.

Quoi! par la liberté, devenu plus fauvage,
Contre fes defenfeurs ce peuple arme fa rage;
Et fon féroce orgueil ferait facré pour moi!
Son caprice infolent ferait encor ma loi!
Il faut, fi j'en croyais un préjugé frivole,
Chérir fa tyrannie, alors qu'elle m'immole!
Des nœuds qu'on a rompus fuis-je encore enchaîné?
Qu'au nom de citoyens l'homme obfcur foit borné;
Que de ce vain honneur fon ame foit nourrie;
Le grand homme par-tout rencontre une patrie,
Fait le fort d'un Empire en lui prêtant fon bras;
Il apporte la gloire, & ne la reçoit pas.
Les Romains fous leur joug fe flattaient de m'abattre;
Ils ofaient m'outrager: qu'ils viennent me combattre.
J'ai bravé leurs Tribuns, j'ai vaincu leurs foldats,
Et je fens qu'il eft doux d'abaiffer des ingrats.

VOLUMNIUS.

Souvent on paya cher le plaifir des vengeances.

Irrité contre Rome, & plein de ses offenses,
Vous n'envisagez pas un sinistre avenir ;
Mais le Volsques lui-même un jour peut vous punir.
Craignez, en vous livrant à ce honteux refuge,
Les retours de l'envie & la fin d'un transfuge.
Elle est toujours funeste, & qui trahit les siens,
Craint & ses alliés & ses concitoyens.

CORIOLAN.

Si je dois en tous lieux trouver l'ingratitude,
Des mains de l'étranger le coup en est moins rude.
J'aurai puni, du moins, ceux qui m'ont outragé :
Je mourrai ; mais vainqueur : je mourrai ; mais vengé.
Je vais donner l'assaut ; que Rome s'y prépare.

VOLUMNIUS.

C'est-là votre réponse ! & cet arrêt barbare,
Je le porte au Sénat, à votre mere, hélas !

CORIOLAN.

Elle connaît ce cœur, sans doute, & ne croit pas
Que pour elle jamais ma tendresse s'altere.
Rome lui coûte un fils, & m'arrache une mere.
Rome seule est coupable : elle n'a pas tremblé
D'opprimer l'innocent...

SCENE VI.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, PROCULE, ALBIN.

PROCULE.

Le Conseil assemblé
Sous vos ordres, Seigneur, vient de ranger l'armée.
Vous la commandez seul : de vos exploits charmée,
Elle se flatte enfin, sous un Chef tel que vous,
De pouvoir aux Romains porter le dernier coups.

CORIOLAN.

Ce choix m'est glorieux : mon espoir est le vôtre ;
Mais pourrai-je accepter la dépouille d'un autre ?
Tullus qui m'a reçu, devant moi dégradé...

PROCULE.

On reproche à Tullus d'avoir seul retardé
La chûte des Romains par vous seul préparée :
En marchant sur vos pas on la croit assurée ;
Et sans doute l'assaut doit leur être fatal,
Si Coriolan seul est notre Général.
Le Conseil vous attend.

CORIOLAN.

Je suis prêt à m'y rendre.

(*A Volumnius.*)

Ainsi donc de moi seul votre sort va dépendre.
L'amitié que mon cœur garde à Volumnius,
Le voit avec regret du parti des vaincus.
Il n'est rien qu'un ami sur moi ne pût prétendre ;

Mais au nom des Romains il ne doit rien attendre.
Vous savez à quel prix ils obtiendront la paix.

VOLUMNIUS.

Rome, au prix de l'honneur, ne l'achete jamais.
Que plutôt notre perte aujourd'hui se consomme.

CORIOLAN.

Attendez Marcius sur les remparts de Rome.

SCENE VII.

VOLUMNIUS, ALBIN.

VOLUMNIUS.

Jusqu'où nous a réduits un sort injurieux ?
Vaincus & dédaignés ! En est-ce assez, ô Dieux !
Nous trompiez-vous, hélas ! ô vous dont les oracles
Ont au peuple de Mars promis tant de miracles ?
Dieux, immortels auteurs de nos prospérités,
Avec Coriolan nous avez-vous quittés ?
L'horreur est dans nos murs ; il semble qu'un seul homme
Emporte le courage & les forces de Rome.
Troublé par les remords, ce peuple sans appui,
S'accuse & croit le Ciel irrité contre lui.
Le malheur qu'on mérite accable davantage.
Si parmi tant de maux que ma douleur partage,
Je pouvais.. mais que dis-je... oui, cet heureux dessein ;
Un Dieu, lui-même, un Dieu le fait naître en mon sein.
J'embrasse avec transport cette unique assistance,
Des malheureux Romains la derniere espérance...
Albin, volez à Rome, & portez au Sénat
Un avis important qui peut sauver l'Etat,
Qu'en vos fidelles mains la mienne va remettre :
Hâtez l'heureux secours que j'ose m'en promettre.
Au Conseil assemblé je vais parler de paix.
De l'assaut, s'il se peut, retarder les apprêts.
D'un délai précieux ménager l'avantage,
Et vous donner le temps d'achever mon ouvrage...
Daigne conduire, ô ciel ! mes efforts & ses pas.
Tu donnas Marcius à Rome : ah ! ne fais pas
Un sinistre fléau d'un mortel tutélaire ;
Et d'un si beau présent un don de ta colere !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CORIOLAN, CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

Enfin vous le vouliez ; il a fallu céder ;
Mais si Coriolan consent à commander,

S'il a facrifié fa jufte répugnance,
S'il foufcrit à ce choix dont un autre s'offenfe;
C'eft pour hâter les coups que vont porter nos mains,
Et pour mieux affurer la perte des Romains.
On prépare déjà les machines guerrieres,
Qui des murs ébranlés renverfent les barrieres.
Les Romains vainement abaiffent leur orgueil;
Que leurs remparts détruits deviennent leur cercueil.
Dans une heure, guerriers, je marche à votre tête.
Allez. (*Ils fortent.*)

SCENE II.

CORIOLAN, *feul.*

D'OU vient qu'ici Volumnius s'arrête?
De quel efpoir encor pourrait-il fe flatter?
Par des foumiffions croit-il nous arrêter?
Ou bien que la pitié dans mon ame entendue? ...
Que vois-je?..

SCENE III.

CORIOLAN, VETURIE *en deuil*, FLAVIE, *deux femmes Romaines.*

CORIOLAN.

VOUS, ma mere! ah! m'êtes vous rendues?
Partagez les tranfports dont mes fens font émus.
Dans cet embraffement...

VETURIE.

Arrête, Marcius.
Viens-tu pour embraffer ta mere ou ta captive?
Ordonnes-tu ma mort, ou faut-il que je vive?
Es-tu mon fils enfin, ou bien mon ennemi?
Parle.

CORIOLAN.

A ce mot affreux tout mon cœur a frémi.
Non, l'exil & l'outrage, & Rome & fa colere,
N'ont point flétri cette ame auffi tendre que fiere.
Quoique par tant d'affronts ce cœur foit déchiré,
Les Romains ne l'ont pas rendu dénaturé.

VETURIE.

Qu'as-tu donc fait, cruel? que veux-tu faire encore?
Qui m'amene à tes yeux dans ce camp que j'abhorre?
En quels lieux te revois-je? où fuis-je? quelle main
Prétend anéantir jufques au nom Romain?
C'eft celle de mon fils, du fils de Véturie.
A l'afpect de ces murs, quoi! malgré ta furie,
Tu n'as pas dit toi-même à ton cœur attendri:
C'eft-là que je fuis né, là que je fus nourri!
De mes fils, de ma femme on y garde la cendre!

C'eſt-là que vit pour moi la mere la plus tendre !
Tu la forces, barbare, en ſa calamité,
A maudire l'hymen & ſa fécondité,
A pleurer ta naiſſance, hélas ! jadis ſi chere !
Pour le malheur de Rome ai-je donc été mere ?
J'ai produit le plus grand de tous ſes ennemis !
Rome ne craindrait rien, ſi je n'avais un fils !
Ah ! cette horrible idée accable mon courage.

CORIOLAN.

Vous plaignez les Romains ! n'accuſez que leur rage.
Vous me montrez ces murs ! là ſont mes oppreſſeurs :
Là ſont mes ennemis : ici mes défenſeurs.
Ce camp qui vous irrite eſt mon unique aſyle :
Dois-je lui préférer Rome, d'où l'on m'exile ?
Qui doit m'être plus cher du Volſque ou du Romain ?
L'un pour qui j'ai tout fait eſt injuſte, inhumain,
Par un banniſſement a payé mon ſervice ;
L'autre à ſon ennemi tend une main propice.
Dois-je donc l'oublier, & faut-il déſormais
Récompenſer l'outrage & punir les bienfaits ?

VETURIE.

Et n'ont-ils pas joui de ta reconnaiſſance ?
N'as-tu donc pas aſſez relevé leur puiſſance ?
Ils te doivent l'honneur de nous avoir vaincus ;
Nous demandons la paix ; & que faut-il de plus ?
Regle au moins cette paix ſans que Rome en rougiſſe.
Je ſuis loin d'exiger que ton cœur les trahiſſe.
Mais quoi ! leur as-tu fait le ferment odieux
De détruire ces murs, ta patrie & tes Dieux ;
De leur ſacrifier, de ta main meurtriere,
Tout le ſang des Romains & le ſang de ta mere ?
Si c'eſt-là le ſeul prix qu'attendait leur fureur,
Si le Volſque y prétend, il doit te faire horreur.
Ah ! ſi Coriolan daignait ici m'en croire,
Que d'un autre deſtin il peut goûter la gloire !
Quel immortel honneur s'en va le couronner,
De triompher de Rome, & de lui pardonner !

CORIOLAN.

Pardonner aux Romains ! l'effort eſt impoſſible :
Je tiens de vous un cœur trop fier & trop ſenſible.
Le connaiſſez-vous bien ? avez-vous oublié
Par quelle épreuve amère il fut humilié ?
Non, vos yeux n'ont point vu mes affronts, mes ſupplices ;
Vous n'étiez pas témoin de ces affreux Comices,
Où d'arrogans Tribuns, arbitres de mon ſort,
Me préſentaient les fers, & la honte & la mort ;
Où j'entendais, au gré des plus vils adverſaires,
Rugir autour de moi les fureurs populaires.
Aſſailli de leurs cris, de leur rage entouré,
Au millieu de l'opprobre où je parus livré,

Je rassemblais en moi ma force & ma constance ;
Et dans ce cœur souffrant j'amassais la vengeance.
Je jurais à ce cœur, que cet instant passé,
Rome en vain pleurerait de m'avoir offensé.
Non, je n'aurai point fait une menace vaine.

VETURIE.

Eh ! doit-on accomplir les sermens de la haine ?
Quel est ce faux honneur dont tu vas t'occuper ?
Ah ! je t'en offrais un qui ne peut te tromper,
Que rien ne peut ternir, dont rien ne me sépare...

CORIOLAN.

Et quel honneur vaudrait celui qu'on me prépare ?
De deux Etats rivaux je vais changer le sort.
Toujours vaincu, toujours déçu dans son effort,
Le Volsque s'est long-temps débattu dans ses chaînes ;
Sans cesse il retombait sous les Aigles Romaines.
Je commande le Volsque ; il triomphe : mon bras
Ote à Rome, en un jour, le fruit de cent combats.
Au parti que je sers, je fais passer l'empire ;
Et si j'en crois l'espoir que la fortune inspire,
Antium des Romains éteignant la splendeur,
Ne devra qu'à moi seul sa nouvelle grandeur.
Il devient ma Patrie, & je n'en veux plus d'autre.
Loin de me l'envier, ah ! faites-en la vôtre.
Détachez-vous enfin de mes persécuteurs ;
Songez auprès de moi quels destins plus flatteurs
Pourraient...

VETURIE.

Moi ! sauver Rome, ou périr avec elle ;
Voilà mon seul destin, & j'y serai fidelle.
Serai-je donc témoin de tes noires fureurs ?
Verrai-je consommer ce spectacle d'horreurs
Toi-même dans nos murs apportant le ravage,
Et donnant contre nous le signal du carnage ?
Non, ce fer si coupable & teint du sang Romain,
Ce fer, si je ne puis l'arracher de ta main,
Il faut du moins, il faut m'en percer la premiere,
Pour sortir de ce camp, fouler aux pieds ta mere.

CORIOLAN.

O ciel... & c'est ainsi que vous aimez un fils !
Voilà ces nœuds si chers qui nous avaient unis,
Ces tendres sentimens, qui depuis mon enfance,
Ainsi que mon bonheur, faisaient ma récompense !
Marcius à vos yeux n'est plus rien aujourd'hui.
Vous aimez mieux mourir que de vivre pour lui.
C'est à mes ennemis que ce cœur s'intéresse ;
Les cruels m'ont ravi jusqu'à votre tendresse.

VETURIE.

Moi ! cesser de t'aimer !.. Marcius, le crois-tu ?
Ah ! si je n'écoutais qu'une austere vertu,

Si Véturie, hélas ? n'était rien que Romaine,
un ennemi de Rome eût mérité ma haine.
Cet affreux sentiment n'est pas en mon pouvoir ;
Et quand je viens ici te montrer ton devoir,
C'est toi, toi-même, hélas ! qu'une mere attendrie
Voudrait sauver du crime en sauvant la patrie.
Ah ! mon fils !... car ce nom dont tu trahis les droits,
Ce nom, tu t'en souviens, te fut cher autrefois ;
Comme il faisait ma gloire, il faisait tes délices ;
Et par toi seul livrée aux plus affreux supplices,
Mourante sous tes coups, ce nom cher & sacré,
Tu l'entendrais sortir de ce cœur déchiré...
Par ce nom, par les soins que j'eus de ta jeunesse ;
Par ces plaisirs si purs que goûta ma tendresse,
Alors que sous mes yeux, pour les plus grands destins ;
Tu croissais, l'espérance & l'amour des Romains ;
Par ce deuil, de nos maux sinistre témoignage,
Qui déjà de ma mort te présente l'image,
De ma mort, seul asyle ouvert au désespoir,
Si ton cœur obstiné ne se peut émouvoir...
Ne me refuse pas...

CORIOLAN.

Ce Peuple qui m'opprime ;
Même dans mes bontés verrait un nouveau crime.
Il noublierait jamais que je l'ai fait trembler,
Et tôt ou tard encore il saurait m'accabler.

VETURIE.

Non, qui reçoit sa grace au remord s'abandonne.

CORIOLAN.

Non, l'orgueil est ingrat : il hait qui lui pardonne ;
Et je dois à moi-même, au Volsque mon soutien...

VETURIE.

Suis-je la seule, hélas ! à qui tu ne dois rien ?
Toi qui me rappellais notre union si chere,
Qui ressens le besoin d'être aimé d'une mere,
Pourrais-tu loin de toi repousser ma douleur ?
J'ai si souvent au ciel demandé ton bonheur !
Je demande le mien à mon fils que j'implore.

CORIOLAN.

Quoi ! Rome dans ses murs me reverrait encore ?
J'irai pour y ramper sous un joug odieux ?

VETURIE.

Non, pour m'y voir jouir de tout ce que les Dieux
Peuvent verser de biens sur les jours d'une mere,
Pour les voir du bonheur me rouvrir la carriere.
Rome attend mon retour, ta réponse & son sort.
Songe quel jour pour moi, quel moment, quel transport ;
Quand je vais d'un seul mot leur rendre à tous la vie,
Leur conter par mes soins Rome au glaive ravie ;
Le fer qu'elle craignait tombé de cette main,

Et mon fils, à ma voix, redevenu Romain ?

CORIOLAN.

Ah ! que prétendez-vous ?

VETURIE.

Je crois voir leurs hommages
Parmi les Immortels consacrer mes images ;
Rome reconnaissante honorer mon tombeau...
Et je puis te voir un triomphe si beau !
Et tu pourrais, cruel, m'en refuser la gloire !
Non, la nature enfin obtiendra la victoire.
Ta mere & ta patrie, & tous ces noms si doux,
Et Véturie en pleurs embrassant tes genoux...
Oui, je m'y jette, ingrat...

CORIOLAN.

Quel transport vous égare ?
Vous à mes pieds, ô ciel !

VETURIE.

J'y resterai, barbare !
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

CORIOLAN.

Ah ! vous en triomphez : la victoire est entiere,
Et je n'ai pu jamais résister à ma mere.
Les Romains sont sauvés : je dois y consentir...
Et puissé-je bientôt ne pas m'en repentir !

VETURIE.

Non, ne te repens pas, quand tu me vois heureuse.

CORIOLAN.

Du Volsque en ce moment la fougue impétueuse
Menace vos remparts, prépare les assauts ;
Il faut que de vos murs j'éloigne ses drapeaux.
Je vais dire au Conseil (& puisse-t-il m'en croire !)
Qu'une honorable paix vaut mieux qu'une victoire ;
Et que s'ils ont enfin résolu sans retour
De détruire la ville où j'ai reçu le jour,
Plutôt que par mes mains sa ruine s'acheve,
J'aime mieux renoncer au rang où l'on m'éleve.
Volumnius au camp est encore arrêté :
Quel que soit le décret qui doit être porté ;
Qu'il aille sur vos pas apprendre à la patrie
Qu'elle ne craint plus rien du fils de Véturie.
Quoi qu'il puisse arriver, je vais vous obéir, (*Il sort.*)

SCENE IV.

VETURIE, FLAVIE, *deux femmes Romaines.*

VETURIE.

OUI, j'en crois ce grand cœur qui n'a pu se trahir,
Et qui de la nature a reconnu l'empire.

Ciel ! après tant de maux, souffre que je respire.
Laisse rentrer la joie en ce cœur ranimé.
Je retrouve mon fils tel que je l'ai formé.
Rome est en sûreté : Rome que j'ai servie,
Va consacrer ce jour, le plus beau de ma vie.
Je dus, il est trop vrai, le croire évanoui,
Ce bonheur dont mon ame a si long-temps joui.
Le sort veut me payer de cette perte amere,
Et de Coriolan je suis encore la mere.
Que le Volsque s'obstine en ses projets hautains ;
Il n'a plus le Héros qui faisait ses destins.
J'ai rendu Marcius aux Romains, à lui-même,
Et l'on ne doit qu'à moi ce triomphe suprême...
Mais quel bruit effrayant a glacé mes esprits ?
Quelque danger, ô ciel ! menace-t-il mon fils ?...
(*A Flavie.*)
Ah ! calme mes terreurs, vole, & reviens m'apprendre
A de nouveaux revers, s'il faut encor m'attendre.
Va.

SCENE V.

VETURIE, *deux femmes Romaines.*

D'UN mortel effroi tous mes sens sont saisis.
Quand j'ai tout obtenu, quand mes vœux sont remplis ;
Quoi cet instant si doux deviendrait-il funeste ?
Veillez sur Marcius, Dieux justes que j'atteste !
O vous qui par ma voix le changez aujourd'hui,
Ce cœur qui lui doit tout, vous implore pour lui !

SCENE VI.

VETURIE, FLAVIE, *deux femmes Romaines.*

FLAVIE.

AH ! que puisse le ciel démentir nos alarmes !
Tout ce camp retentit du bruit affreux des armes.
Je tremble des fureurs de ce Peuple inhumain,
Et j'ai vu du Conseil sortir, le fer en main,
Des guerriers tout sanglans ; leur voix criait vengeance....

VETURIE.

Viens, courrons vers mon fils... Volumnius s'avance.
Sur son front consterné je lis tous nos malheurs.
Je vois...

SCENE VII.

VOLUMNIUS, VETURIE, FLAVIE, *deux femmes Romaines.*

VOLUMNIUS.

O Coup affreux ! ô comble de douleurs !
Qu'il vous en coûte, hélas ! pour avoir fauvé Rome !

VETURIE.

Quoi ! mon fils ! fe peut-il ? achevez...

VOLUMNIUS.

Ce grand homme
Eft victime à la fois des Volfques, des Romains.
Il meurt.

VETURIE.

Mon fils ! grands Dieux ! qu'a-t-on fait ? quelles mains ?
Je fuccombe.

(*Elle tombe dans les bras de Flavie.*)

VOLUMNIUS.

Au Confeil j'étais admis encore.
Ce Héros qu'à jamais il faut que l'on déplore,
S'y montre tout-à-coup, ofe leur annoncer
Qu'à l'attaque de Rome ils doivent renoncer,
Que contre elle fon bras ne peut rien entreprendre.
Du côté de Tullus un cri fe fait entendre.
Ses amis indignés, dont le reffentiment
De perdre Marcius attendait le moment,
Se levent en fureur : « O Volfques ! quoi ! ce traître
» Vous facrifie à Rome, & veut parler en maître !
» Ce transfuge aux Romains nous aura donc vendus !
» Immolez le perfide, ou vous êtes perdus. »
Sur lui, le fer en main, ils fondent avec rage.
Le Héros dont le nombre accable le courage,
Abandonne fa vie à leur lâche courroux,
Et fous tant d'ennemis tombe percé de coups.
Il invoquait en vain les Dieux vengeurs du crime.
Les affaffins, couverts du fang de leurs victime,
Ont fui, comme effrayés de leur propre fureur ;
Tous fe font difperfés ; & moi, faifi d'horreur,
J'embraffais mon ami, le baignais de mes larmes.
Mais lui : « Diffipe, hélas ! de trop juftes alarmes ;
» Revole vers ma mere, a-t-il dit ; tes fecours
» Peuvent feuls à mon cœur répondre de fes jours.
» Heureux, fi retrouvant un refte de lumiere,
» Je puis la voir encore à mon heure derniere ! »
Tandis que mes Romains, par un trop vain effort,
En arrêtant fon fang, ont retardé fa mort,

J'ai couru vers ces lieux, le déſeſpoir dans l'ame.
Mais, par pitié pour vous, épargnez-vous, Madame;
De votre fils mourant le douloureux aſpect;
Puiſqu'on vous garde encore un ombre de reſpect,
Venez, arrachez-vous de ce lieu ſi funeſte,
Hélas! & profitez du moment qui vous reſte.

VETURIE.

Eh! qu'importe ma vie en ces inſtans affreux?
Je veux revoir mon fils: oui, ce cœur malheureux;
Ce cœur déſeſpéré demande encor ſa vue.
S'il meurt, j'en ſuis la cauſe, & c'eſt moi qui le tue.
C'eſt moi... Guidez mes pas... Mais quel objet! ô cieux!

SCENE DERNIERE.

VETURIE, FLAVIE, VOLUMNIUS, *deux femmes Romaines*, CORIOLAN, *porté par des Soldats.*

VETURIE.

ILs ont verſé ton ſang, ces monſtres odieux!
Et j'ai livré mon fils à leur main forcenée!...

CORIOLAN.

Ne leur reprochez point la mort qu'ils m'ont donnée:
Ils n'ont fait qu'achever l'ouvrage des Romains.
Ah! ceux qui m'ont banni ſont mes vrais aſſaſſins.
Voilà ce qu'a fait Rome, & vous l'avez ſauvée;
Vous ſeule de mes coups vous l'avez préſervée.
Vous payez cher, hélas! vos funeſtes ſecours...
Mon dernier ſacrifice eſt celui de mes jours:
Il vous appartenaient.

VETURIE.

Epargne Véturie,
Epargne ſa douleur...

CORIOLAN.

Vous, que j'ai tant chérie;
Vivez, ma tendre mere!... Et vous, Volumnius;
Ne craignez plus le Volſque... il n'a plus Marcius.
Son infâme attentat a ſouillé ſa victoire;
Et j'emporte avec moi ſa fortune & ſa gloire.

VOLUMNIUS.

Puiſſe Rome ſur lui venger votre trépas!

CORIOLAN.

L'honneur a juſqu'au bout accompagné mes pas:
Je l'ai vue à mes pieds, cette Rome ſi fiere...
J'ai fait grace... & je meurs dans les bras de ma mere.
(Il expire.)

FIN.

Digitized by Google